

Spirale

Publier des livres savants aujourd'hui

Benoît Melançon

Nouveaux enjeux de l'édition
Numéro 243, hiver 2013

URI : id.erudit.org/iderudit/68459ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN 0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Melançon, B. (2013). Publier des livres savants aujourd'hui.
Spirale, (243), 47–48.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc.,
2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Publier des livres savants aujourd'hui

PAR BENOÎT MELANÇON

Nous pensions savoir. Un livre, c'était, selon *Le Petit Robert*, un « volume imprimé d'un nombre assez grand de pages ». Un auteur, c'était une personne, un individu singulier, et le plus souvent solitaire. Un éditeur, c'était quelqu'un qui prenait les mots de ce créateur pour en faire un « volume imprimé ». Le libraire, c'était celui qui faisait connaître et vendait ce « volume imprimé », qu'un distributeur lui avait fourni. Le critique, c'était celui qui, du haut de sa tribune, disait ce qu'il fallait lire, ou pas, et comment. C'était avant.

Maintenant, dans le monde de l'édition, tout a changé. Cela touche les éditeurs généralistes aussi bien que les spécialisés. Qu'en est-il des éditeurs scientifiques? C'est de mon poste d'observation personnel, la direction scientifique des Presses de l'Université de Montréal (PUM), que je voudrais dresser une brève cartographie des lieux.

UNE (LONGUE) PHASE INTERMÉDIAIRE

Ce n'est pas d'hier que le livre électronique existe. Dès le début des années 1970, on pouvait télécharger les textes du Projet Gutenberg de Michael Hart. Il faudra cependant attendre le milieu des années 1990 et le *World Wide Web* pour que de pareils textes commencent à circuler largement. Puis les premières liseuses, il y a à peine une décennie, viendront remodeler les pratiques de lecture. Les tablettes numériques sont encore plus jeunes. En quarante ans, le chemin parcouru est spectaculaire.

Chaque nouveau support — l'ordinateur, la liseuse, le téléphone dit « intelligent », la tablette — a obligé les éditeurs à s'interroger sur ce qu'est un livre, sa composition, sa mise en marché, la meilleure façon de le faire connaître. Pour les éditeurs scientifiques, ces interrogations ont été compliquées du fait que le livre savant a des caractéristiques qui lui sont propres, qui s'ajoutent à celles de n'importe quel autre type de livre : il est, par exemple, fréquemment accompagné de notes, de tableaux, de graphiques, d'illustrations, de bibliographies, de glossaires, d'index. Comment faire passer cela du papier aux écrans? Mieux : le faut-il?

La première réponse des PUM à ces questions a été de mettre en ligne des compléments numériques à ses publications habituelles. Pour *Les zoonoses parasitaires* d'Alain Villeneuve, les bibliographies de chaque chapitre ont été déposées sur le site Web des PUM. S'agissant du *Profession musicologue* de Jean-Jacques Nattiez, trois exemples sonores ont été mis en ligne. Les exercices du manuel *Statistiques. Concepts et*

applications de Robert Haccoun et Denis Cousineau ont suivi le même chemin. Le poème « Le suicide » de Paulin Gagne était trop long pour figurer dans l'ouvrage que Pierre Popovic consacrait à celui-ci en 2008, *Imaginaire social et folie littéraire*; on en a fait une édition uniquement électronique. Le collectif *Le savoir des livres* était accompagné d'une exposition virtuelle sur le site Web des bibliothèques de l'Université de Montréal.

Pour consulter ces compléments, il fallait mener plusieurs opérations : lire le livre papier, aller dans Internet, revenir au papier. L'avenir n'est pas là.

Il n'est pas plus, du moins pour le livre savant, dans la mise à la disposition des lecteurs, spécialistes et étudiants, des ouvrages en format PDF (*Portable Document Format*). Des grands réseaux se sont constitués pour la numérisation rétrospective de l'ensemble des catalogues des éditeurs scientifiques et pour l'achat de leurs livres par les bibliothèques universitaires du Canada. Ces livres sont donc disponibles. La mise en pages complexe des livres savants souffre toutefois de leur conversion au format PDF : on conserve à l'identique l'apparence du livre papier — on parle de « livre homothétique » —, mais sa lecture à l'écran est décevante. Si on souhaite zoomer sur une partie du texte, c'est parfois la catastrophe à l'écran, le format PDF ne s'adaptant pas facilement à la diversité des écrans qui nous entourent. Il convient pour certains types de textes, pas pour d'autres.

Que faire alors? Délaisser ce format au profit d'un autre, conçu, lui, pour s'adapter à la dimension des écrans, l'ePub, qui en est aujourd'hui à sa troisième génération. Sans être la panacée, ce format est nettement plus satisfaisant que le PDF. Le lecteur peut choisir sa police de caractères, en augmenter ou en rapetisser la taille, annoter le texte et partager ses annotations. Quand un livre ne comporte que du texte, ce format convient parfaitement; dès qu'on y ajoute des illustrations, des tableaux, des graphiques, les choses se corsent.

Des fichiers rudimentaires du Projet Gutenberg aux machines à lire d'aujourd'hui, l'évolution est nette. Elle n'est pas terminée, et personne ne sait de quoi demain sera fait.

RÉINVENTER L'ÉDITION SAVANTE

La mission des éditeurs scientifiques tient en une belle formule : diffuser le savoir. Historiquement, pour la mener à bien, ils publiaient des livres et des revues, qu'ils vendaient

en librairie ou directement, dont ils espéraient que des périodiques pointus publieraient des comptes rendus et qu'ils seraient conservés sur les rayons des bibliothèques.

Aujourd'hui, la publication de livres et de revues en papier n'est qu'une des facettes du travail des éditeurs scientifiques.

Pour les livres, il faut désormais penser, littéralement, hors du cadre de la page. Si des ouvrages peuvent passer du papier au numérique sans modification conceptuelle majeure, dans d'autres cas, ce n'est plus vrai. Pour ceux de médecine ou de pharmacologie, pour ne prendre que ces exemples, le livre est-il le meilleur support ? Ne faudrait-il pas plutôt penser à transformer leur contenu pour en faire un site Web ou, pourquoi pas, une application (*app*) disponible sur un téléphone, une liseuse ou une tablette ?

Les collectifs et les Actes de colloques supposent un autre type de réflexion. Rares sont ceux qui sont viables sur le plan commercial, ce qui limite leur circulation et, par là, leur utilité. Ne devrait-on pas, pour beaucoup de ces ouvrages, abandonner le papier au profit du seul numérique ? Les moyens techniques et les plateformes de diffusion existent qui assureraient une meilleure propagation de ces fruits de la recherche. D'autres sont en cours d'élaboration : voir la proposition en ce sens de la coopérative d'édition numérique *publie.net*.

Le modèle à suivre en ce domaine devrait être celui des revues. Des plateformes comme *Érudit*, *Muse*, *JSTOR*, *Revue.org* ou *Cairn* ont fait la preuve que la communauté scientifique et la population en général sont mieux servies par la diffusion numérique du savoir que par la seule diffusion sur le papier. Le mouvement du Libre accès (*Open Access*) innove encore plus profondément. Les éditeurs scientifiques, comme les autres, sont tenus, sinon à la rentabilité, du moins à une saine gestion de leurs budgets. Comment le faire dans un univers de la gratuité (apparente) ?

Une fois conçus les textes savants d'aujourd'hui, il faut les faire connaître et les vendre.

La presse généraliste n'a jamais été le meilleur canal pour faire connaître les publications des éditeurs spécialisés. Pourquoi un quotidien grand public comme *La Presse* rendrait-il compte de *Chronopharmacologie*. *Rythmes biologiques et administration des médicaments* ? Doit-on s'étonner que *Le Devoir* ne parle pas d'*Anatomie fonctionnelle de l'appareil locomoteur*. *Os, articulations, muscles* ? Voilà pourquoi les périodiques destinés aux chercheurs jouent un rôle aussi crucial : ils donnent de la visibilité aux livres techniques, toutes choses étant relatives par ailleurs. La difficulté vient du fait que ces périodiques sont souvent lents à publier leurs comptes rendus.

Or il existe maintenant des revues numériques et, surtout, des blogs dont la vocation est de suivre le plus rapidement possible les avancées de la recherche. Les meilleurs relais des éditeurs scientifiques sont devenus ces revues et ces blogs, car s'y rassemblent les communautés de chercheurs pour lesquelles l'édition savante existe. On peut dire la même chose

des médias « sociaux » (Twitter, Facebook, Pinterest) quand leur utilisation s'inscrit dans une politique concertée de communication. Toutes les disciplines ne sont pas touchées également par ces nouveaux modes de veille scientifique — et il importe de respecter les différences disciplinaires —, mais aucune ne peut se croire immunisée contre ce qui se passe sous nos yeux.

Traditionnellement, on a pensé que les libraires devaient jouer un rôle capital dans la circulation des imprimés de toutes natures. Pour le livre savant, cela ne va plus du tout de soi. Il est vrai que pour certains titres publiés par les éditeurs scientifiques, notamment les ouvrages de vulgarisation et de prescription (les manuels), la librairie généraliste peut encore servir de relais. Cela étant, dans beaucoup de cas, elle est remplacée de plus en plus souvent par la vente directe, surtout s'il s'agit de vendre des fichiers. Le rôle des librairies généralistes, en matière de livres très spécialisés, sera, à l'ère du numérique, de moins en moins important. Les librairies universitaires, elles, devraient mieux s'en tirer, du moins pour un temps, dans la mesure où elles assurent une large part de la vente des livres de prescription. Les unes et les autres seront néanmoins appelées à revoir leur rôle dans la Cité.

Deux questions touchent semblablement les librairies et les éditeurs : le prix des fichiers numériques ; leur protection. Aux PUM, il a été décidé que ces fichiers seraient vendus à 50 % du prix de vente de la version papier de ces mêmes titres et qu'ils ne seraient pas verrouillés, sauf exceptions, par DRM (*Digital Rights Management*). Pourquoi ? Parce que la production et la distribution de fichiers numériques sont moins coûteuses que les mêmes opérations pour un imprimé. Parce que les verrous électroniques ne font que compliquer la vie des lecteurs, sans offrir une vraie protection contre le piratage. Ces choix singuliers sont-ils les plus judicieux ? L'avenir le dira. Ils reposent sur la même volonté : favoriser le transfert des connaissances.

Enfin, le grand principe qui guide l'édition scientifique n'est pas à l'abri des bouleversements causés par la présence massive du numérique dans la vie de l'esprit. L'évaluation par les pairs — le fait de demander à des spécialistes d'évaluer, à l'aveugle, les articles, chapitres de livres ou livres sur les sujets qu'ils connaissent mieux que quiconque, ce qui s'appelle en anglais le *peer review* — est désormais soumise à des remises en cause en profondeur. L'informatique, pour s'en tenir à deux manifestations de cela, ne peut-elle pas permettre de mener plus rapidement et plus démocratiquement l'évaluation par les pairs ? Si cette façon de faire venait à changer radicalement, ce serait la base même du fonctionnement de l'édition scientifique qui serait modifiée.

Ce tour d'horizon est incomplet : il faudrait encore parler du nouveau rôle des bibliothèques (comment gérer de la façon la plus efficace possible la diffusion numérique du savoir ?) et des mutations des façons de lire (on ne lit pas de la même façon à l'écran et sur du papier). Sur ces plans-là comme sur les autres, il faut le répéter : nous pensions savoir ; nous ne savions pas tout.